

GUSTAVE CHPET ET LA TRADITION CACHÉE DE LA SÉMIOTIQUE PROFONDE EN RUSSIE

VLADIMIR FESHCHENKO

Gustave Chpet et la sémiotique

Depuis longtemps déjà, nous savons qu'au XX^e siècle, quel que soit le domaine des sciences humaines que nous envisagions, nous pouvons leur trouver des origines en Russie, que celles-ci aient précédé où soient apparues parallèlement à celles déjà présentes en Occident. Le nom de Gustav Gustavovitch Chpet, qui est tombé dans l'oubli pendant plus d'un demi-siècle, est resté longtemps absent des publications scientifiques, dans le domaine de la sémiotique, et l'on n'a pu trouver des références à ses travaux que dans certains ouvrages sur l'histoire de la sémiotique en Russie et en Union Soviétique. Le premier à indiquer l'importance des idées de Chpet pour les études sémiotiques fut Viatcheslav Ivanov. Dans ses *Očerki po istorii semiotiki* [Essais sur l'histoire de la sémiotique], il notait que :

Chpet était le premier philosophe russe à avoir donné une argumentation détaillée sur la nécessité d'analyser les signes comme un domaine à part entière de la science. Il fut aussi le premier à expo-

ser les principes des approches phénoménologiques et herméneutiques dans ce domaine [de la sémiotique]¹.

À côté de P. Florenski et d'A. Biély, Gustave Chpet fut considéré comme l'un des premiers à tenter de réaliser, au début du XX^e siècle, une synthèse à base sémiotique, en désignant un domaine spécifique d'études, celui des signes, et en en faisant un objet de recherches pour les sciences humaines. Certaines idées qu'il développa à la suite de Husserl furent d'une grande importance. Il s'agissait en particulier de considérer les signes comme constitutifs d'une « couche profonde » donnant la base de tout savoir historique et social.

L'École de Tartu n'a accordé qu'une attention limitée à Gustave Chpet. On peut néanmoins renvoyer aux « Travaux sur les systèmes de signes » [*Trudy po znakovym sistemam*], où fut publié un article ayant pour titre « La littérature » [*Literatura*] qui avait été préparé par Chpet, dans les années 1920, pour le « Dictionnaire des termes artistiques » [*Slovar' hudožestvennyh terminov*]². Il serait aussi exagéré de parler d'une influence de G. Chpet sur les recherches faites dans les années 1960-1990 dans le domaine de la sémiotique. Le nom de Chpet est cependant mentionné dans certains cours de sémiotique, par exemple dans les ouvrages de G. Potcheptsov et N. Metchkovskaïa³. Ses idées dans le domaine de la psychologie, en particulier celles se rapportant aux questions du langage et du mot, ont été l'objet d'une étude enthousiaste de V. Zinchenko⁴. Enfin, dernièrement, T.G. Shchedrina s'est penchée sur le rôle joué par Chpet dans le développement du structuralisme et de la sémiotique en Russie⁵. Elle a insisté, en particulier, sur l'appartenance de Chpet à ce groupe de chercheurs qui développaient une approche globale, historique et concrète à l'égard de la langue, en faisant de la sémiotique le fondement des fondements de tout savoir dans le domaine

1. V.V. Ivanov, *Izbrannye trudy po semiotike i istorii kul'tury* [Œuvres choisies sur la sémiotique et l'histoire de la culture], T. I. M., 1999, p. 681.

2. Gustav Špet [Chpet], « Literatura », *Trudy po znakovym sistemam* [Travaux sur les systèmes de signes], Vyp. 15, Tartu, 1982.

3. G.G. Počepcov [Potcheptsov], *Russkaja Semiotika* [La Sémiotique russe], M., 2001, p. 204—218 ; N.B. Mečkovskaja [Metchkovskaïa] *Semiotika : Jazyk. Priroda. Kul'tura* [Semiotique : Langage. Nature. Culture], M., 2004, p. 38-42.

4. V.P. Zinčenko [Zinchenko], *Mysl' i slovo Gustava Špeta* [La Pensée et le mot de Gustave Chpet], M., 2000.

5. T.G. Shchedrina, « Ja pišu kak eho drugogo » : *Očerki intellektual'noj biografii Gustava Špeta* [« J'écris comme l'écho d'un autre » : Essai d'une biographie intellectuelle de Gustave Chpet], M., 2004.

de la linguistique. En ce qui concerne les textes de Gustave Chpet publiés en Occident, il semble qu'il n'y en ait jusqu'à ce jour que deux traduits en langues étrangères : *Javlenie i smysl* [Le Phénomène et le sens]⁶ en anglais, et tout récemment *Vnutrennjaja Forma slova* [La Forme interne du mot] en français⁷. Dans les cercles de sémiotique, son nom reste encore trop inconnu. En Russie, il n'y a que deux ans que son ouvrage fondamental de sémiotique *Jazyk i smysl* [La Langue et le sens], fut publié.

Dans cet article, nous ne chercherons pas à éclairer tout le spectre des idées de Gustave Chpet dans le domaine de la sémiotique, car cela nécessiterait une étude approfondie dans tous les domaines concernés par son activité scientifique. Nous nous concentrerons uniquement sur sa conception générale de la sémiotique, en suivant la conceptualisation qu'il a fait subir au terme de sémiotique, ainsi qu'aux notions principales de cette science, et l'attention particulière qu'il a portée aux termes de « signe » [*znak*] et de « sens » [*mysl*]. À côté de cela, nous mettrons en valeur le rôle qu'il a joué dans la tradition d'une « sémiotique profonde », qui n'a pas encore été vraiment prise en compte jusqu'à ce jour, et qui demeure une alternative cachée des études occidentales sur le signe et la *semiosis*.

La sémiotique comme terme chez Gustave Chpet

Pour entrer dans le cœur du sujet, nous voudrions commencer par la définition que Gustave Chpet donne de la sémiotique. Il est le premier à avoir utilisé dans la littérature scientifique russe la notion de « sémiotique » entendue comme « doctrine ontologique des signes en général ». Nous verrons ultérieurement ce qu'il faut entendre ici par « ontologique ».

C'est en 1916, dans un article qui devait se transformer ensuite en troisième chapitre de *Istorija kak predmet logiki* [L'Histoire comme objet de la logique], que Gustave Chpet utilisa pour la première fois le mot « sémiotique⁸ ». À propos du mode de réalisation de la connaissance historique, il écrivait :

6. G. Shpet, *Appearance and Sense*, Trad. Th. Nemeth, New York, Dordrecht, Kluwer academic publ., coll. « *Phenomenologica* » 120, 1980.

7. Gustave Chpet, *La Forme interne du mot*, trad. Nicolas Zavialoff, préf. Maryse Dennes, Paris, Kimé, 2007.

8. G. Špet, « Pervyj opyt logiki istoričeskikh nauk : k istorii racionalizma XVIII veka » [Premier Essai sur la logique des sciences historiques : pour une histoire du rationalisme du XVIII^e siècle], *Voprosy filosofii*, 1915, 3.

[...] Une connaissance historique n'est jamais une connaissance sensible ou réfléchie, ou une connaissance d'une expérience extérieure ou intérieure, mais c'est toujours une connaissance qui pré-suppose une compréhension ou une interprétation comme moyen de compréhension. On peut convenir d'appeler une telle connaissance – la connaissance sémiotique⁹.

Dans le même ouvrage il assimile la sémiotique à la caractéristique et il y soulève la question de la « raison sémiotique », sans d'ailleurs donner à ce stade une explication à cette notion.

Un peu plus tard, dans les années 1920, G. Chpet écrit un ouvrage *Jazyk i mysľ* [La langue et le sens]¹⁰, où il analyse les origines de la pensée sémiotique et pose les fondements de la nouvelle sémiotique, qu'il commence à désigner comme « la science de la compréhension des signes ». Je voudrais souligner ici le fait que, pour G. Chpet, la sémiotique n'est pas une science des signes ni des systèmes de signes, mais la science de la COMPREHENSION des signes. Il écrit à ce propos :

Il faut bien réfléchir sur le fait socio-historique lui-même ; il faut découvrir que ce fait socio-historique est le signe que nous comprenons, et il nous est donné comme un signe. Le signe en général et le signe socio-historique en tant que tel ont la même nature principielle et ontologique (476).

En partant de ces remarques, nous voyons que G. Chpet interprète la sémiotique dans une perspective socio-historique large. L'origine de toute connaissance historique est le mot. Le mot à son tour « est ce signe à partir duquel l'historien aborde son objet d'études avec son contenu spécifique qui constitue la signification ou le sens de ce signe¹¹ ».

De ces affirmations il ressort que G. Chpet comprend la sémiotique comme une discipline qui inclut tout le spectre des sciences humaines ou, en utilisant sa terminologie, des sciences socio-historiques.

9. G. Špet, *Istorija kak predmet logiki* [L'Histoire comme objet de la logique] M., 1922, p. 247. (Cf. aussi la réédition complétée de ce texte dans : *Istorija kak problema logiki* [L'Histoire comme problème de la logique], T.I-II, M., Pamjatniki istoričeskoj mysli, 2002) – NdE : le texte a aussi été publié dans : Gustav Spet, *Smysľ i slovo, Izbrannye trudy* [La Pensée et le mot. Œuvres choisies], T. Shchedrina (éd.), M., ROSSPEN, 2005, p. 212-217.

10. Publié récemment dans Gustav Špet, *Mysľ i slovo. Izbrannye Trudy, op. cit.*, p. 470-657.

11. G.G. Počepcov [Potcheptsov], *Russkaja Semiotika, op. cit.*, p. 205.

Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'en règle générale, Gustave Chpet, en dévoilant telles ou telles notions sémiotiques, ne peut se passer de se rapporter aux disciplines voisines que sont l'herméneutique et la phénoménologie. De ce fait, il ne définit pas les contours particuliers ou les limites de la sémiotique. Le passage des réflexions sur la sémiotique aux réflexions sur l'herméneutique se fait, chez lui, librement et sans définition stricte des domaines. À cela nous pouvons trouver deux raisons. Premièrement, c'est un trait particulier qui caractérise toute la théorie dite « théorie russe » des années 1910-1930, plus préoccupée d'idées nouvelles, que de délimitations précises des théories. Deuxièmement, le style scientifique même de G. Chpet, sa manière philosophique d'écrire en essayant de garder toute sa rigueur (G. Chpet est reconnu comme un des penseurs russes les plus rigoureux), sont en réalité très souples et marqués parfois par une certaine inconstance. Sa pensée s'écoule, semble-t-il, d'abord assez régulièrement, puis tout à coup dévie, se brise contre des raisonnements annexes. C'est pour cette raison que son appareil terminologique varie constamment. Par exemple, la notion même de « sémiotique », chez G. Chpet, est librement remplacée, suivant les endroits, par des termes comme « sémasiologique » [*semasiologičeskij*], « signatif » [*signativnyj*], « significatif » [*signifikacionnyj*] et même « sémantique » [*semantičeskij*], sans que soit faite une distinction nette entre les significations. Mais, pour lui rendre justice, il faut remarquer, qu'à cette époque-là, le vocabulaire sémiotique n'était pas encore élaboré et universellement admis.

Les notions sémiotiques chez Gustave Chpet

On trouve d'une manière ou d'une autre, dans la doctrine de G. Chpet, les définitions de presque toutes les notions de la sémiotique contemporaine.

La question qui l'intéresse avant tout est la question de l'« objet » [*predmet*]¹² et de la forme. Tel ou tel « objet » possède-t-il ou non des « qualités sémiotiques » ? C'est la première question de Chpet. Tout « objet », affirme-t-il, peut être « essentiellement sémantique » (resp. sémiotique) (492). Cela veut dire, que pour tout

12. NdE : Cf. à ce sujet, *supra*, texte de M.C. Ghidini, NdT se rapportant à la traduction de « predmet », dont nous rappelons le début : La différence, en français, entre « chose » et « objet » ne recouvre pas exactement celle qui existe en russe, entre « vešč' » et « predmet ». En russe, il existe deux mots pour désigner ce que l'on entend en français par « objet » : « ob'ekt » (dans un sens plutôt kantien) et « predmet ».

point de sa strate logique, on peut trouver le point correspondant dans sa nature ontologique.

La signification est corrélative au « signe » (512).

Il faut démontrer, écrit G. Chpet, en quoi consiste cette corrélation (512). Le signe se présente comme une notion de relation, et, en même temps, comme un certain “objet”, une chose [vešč] ¹³.

Est-ce que n’importe quelle chose est ou peut être un signe ? Qu’est-ce qui transforme une chose en un signe ? En vertu de quoi la chose est mise en corrélation avec ce qu’on appelle la signification ? Ce sont à ces questions que répond G. Chpet. Le signe est étudié comme un “objet”, caractérisé par sa forme ontologique. Les titres des chapitres de son ouvrage « La langue et le sens » désignent eux-mêmes l’appareil conceptuel de la sémiotique de G. Chpet : « Le signe comme sujet de relation » [*znak kak sub’ekt otnošenija*] (510), « le signe comme objet du monde réel » [*znak kak predmet dejstvitel’nogo mira*] (512), « le signe comme relation » [*znak kak otnošenje*] (518), « signe-signification comme relation *sui generis* et son système » [*znak-značenie kak otnošenje sui generis i ego sistema*] (539), « la distinction des signes » [*razdelenie znakov*] (557), « les signes dans la réalité attributive » [*znaki v atributivnoj dejstvitel’nosti*] (566), etc.

Cependant, en utilisant la notion de signe, G. Chpet s’efforce de trouver la réponse à ses questions essentielles : qu’est ce qu’un concept, qu’est ce qu’un mot et qu’est ce que le sens ? En même temps la notion de « concept » [*ponjatie*], qui constitue l’objet essentiel de la sémiotique de G. Chpet, n’est pas interprétée simplement comme une catégorie logique. Pour lui, la forme logique du concept n’est que la charpente du concept lui-même. Il accorde une plus grande attention aux « formes internes » qui se superposent à la logique, lesquelles médiatisent le processus de la compréhension. Bien sûr, en ce sens, la méthode sémiotico-herméneutique de G. Chpet étudie en priorité la nature des notions de sciences humaines.

De la structure du signe à la structure de sens. Le modèle dynamique de G. Chpet

Dans l’abondance des idées sémiotiques de G. Chpet, nous pouvons principalement détacher sa conception originale du signe et du sens, laquelle est substantiellement différente des autres

13. NdE : *Ibid.*

conceptions de son époque, comme celles de C.S. Peirce, Saussure, Frege, Bühler ou Ogden-Richards.

G. Chpet débute ses réflexions en avançant les postulats admis de façon presque universelle. Ainsi, il considère que le signe a un contenu et une signification. La signification est tout autant corrélative au signe, que l'est le contenu à sa forme. Mais G. Chpet insiste sur la position ontologique particulière du signe parmi les autres "objets", position qui, nous dit-il,

découle du fait que le signe en tant que tel est un certain objet avec son contenu particulier et qu'en même temps il est l'indice d'un autre contenu d'objet (478).

En quoi consiste la corrélation entre le signe et la signification, entre la forme et le contenu ? En utilisant la langue philosophique, G. Chpet présente le problème de la façon suivante :

Il faut voir la spécificité du signe, comme sujet de relation, dans le fait, qu'après avoir évincé son être sensible, par exemple, physique, il ne nous conduit pas à travers des formes nouvelles de cet être, mais à travers des formes d'un être idéal, vers un autre terme de relation, vers un corrélat (518).

Dans le langage de la sémiotique, ce problème renvoie à la question de la structure complexe du signe comme sujet de relation (519).

Dans la conception du signe de G. Chpet, la catégorie de relation est un point d'appui important. Chpet conçoit la position ontologique du signe « non seulement comme celle du sujet de la relation, à laquelle est corrélative la signification, mais [comme] ce signe même [qui] est aussi une certaine relation, présupposant ses propres termes » (520). Mais que souligne G. Chpet, quand il distingue les notions « sujet de relation » [*sub'ekt otnošenija*] et « relation en tant que telle » [*otnošenje kak takovoe*] ? Le « sujet de la relation » est une catégorie statique, alors que la « relation en tant que telle » est une catégorie dynamique. Dans le sens que G. Chpet donne à la relation, celle-ci est un processus de référenciation. G. Chpet insiste précisément sur le sens de processus qu'implique cette catégorie de relation. Si le signe comme sujet de relation peut être décrit par ses formes externes, le signe comme relation en elle-même est décrit par ses « formes internes » qui lui sont inhérentes.

Plus tard G. Chpet développera les distinctions entre les formes internes et externes dans son ouvrage *La Forme interne du mot* [*Vnutrennjaja forma slova*]. Dans le contexte sémiotique, cette différence est importante pour expliquer la structure du signe. G. Chpet introduit le tableau suivant :

Formes	externes	gestaltqualitäten
		formes de combinaison
	internes	formes de relation

Nous voyons que les formes internes sont définies comme des formes de relation, tandis que les formes externes, appelées aussi par G. Chpet « formes de combinaison » [*formy sočetañija*], sont en rapport avec les caractéristiques empiriques, matérielles du signe. En faisant une projection sur la structure du signe, on ne peut plus présenter ce schéma comme un modèle dyadique à la façon de Saussure ou comme un modèle triadique à la façon de Frege, C.S. Peirce ou Bühler. Le modèle de G. Chpet tient du principe dynamique et exige comme illustration les formes dynamiques des perceptions (visuelles) et non les formes statiques géométriques.

Pourquoi parle-t-on ici d'un modèle dynamique ? Parce que la forme externe du signe est une détermination de dernière instance, mais tout signe est un moyen pour réaliser un but, pour réaliser une idée. Et donc, nous passons toujours de la perception statique de la forme externe à l'établissement d'une relation entre le but et le moyen de le réaliser ; cette relation est entendue comme l'action d'un certain sujet.

De la perception de forme externe de la finalité, je passe à la relation entre la réalisation d'une idée et l'idée elle-même (553-554).

Ce processus est déjà dynamique, parce qu'il sous-entend le mouvement d'une intention vers son incarnation. G. Chpet argumente la dynamique du mot avec un simple exemple du mode de construction des mots et des énoncés.

Une « partie » du mot est en mouvement, et ce mouvement est dirigé vers « le mot entier ». Celui-ci, à son tour est en mouvement vers une « liaison », par exemple, un jugement ou un énoncé plus large qui, à son tour va plus loin et d'une manière plus extensive, etc. Une partie conduit vers un tout, « une chose » vers « une relation », la relation vers une relation d'un ordre supérieur. Quelles que soient les catégories (logiques, grammaticales ou métaphysiques) qu'on utilise pour exprimer cette particularité substantielle du mot, le dynamisme et le mouvement sont toujours présents (584).

Le mot, comme signe qui est en corrélation avec la signification, devient un concept.

En cette qualité, le signe n'est plus un moyen de réalisation de la pensée... il est la pensée même, le concept, l'idée, le contenu (554).

La signification réalisée dans le signe devient le sens. Si, en sa qualité de moyen, un signe peut être segmenté selon ses formes externes, il est segmenté selon ses formes internes en sa qualité de réalisation. Dans toutes les autres théories, le signe n'est qu'un moyen. G. Chpet introduit la catégorie de la « représentation d'une fin » dans le processus de la *semiosis*. Le passage du signe à la signification, prenant forme grâce à la visée d'un but déterminé, grâce à l'idée d'un Tout, et se réalisant grâce formes internes, G. Chpet l'appelle « la compréhension », en tant que réalisation dynamique du sens.

La sémiotique profonde : une troisième tradition

Si on considère que les doctrines de F. de Saussure et de C.S. Peirce présentent deux traditions fondamentales dans la sémiotique contemporaine, la doctrine de G. Chpet pourrait être reconnue comme une troisième tradition cachée, « brillant dans la profondeur de l'histoire ». Nous pourrions expliquer pourquoi il s'agit d'une tradition. Mais tout d'abord, revenons sur la différence mentionnée entre, d'une part, les conceptions de Saussure et de C.S. Peirce, et, d'autre part, celle de G. Chpet. Si nous parlons de la sémiotique de G. Chpet en tant que telle, la différence qu'elle entretient avec les approches de Saussure et de C.S. Peirce est dans la façon de définir l'espace interne de la structure du signe et dans le processus sémiotique envisagé comme comportant la représentation d'une fin.

Chez F. Saussure le signe est arbitraire et la relation entre le signifiant et le signifié est décrite par la catégorie statique de la « valeur » [*значимость*]. Il admet l'existence d'un lien entre l'image sonore et le concept, mais l'origine spécifique de ce lien en tant que tel ne l'intéresse pas.

C.S. Peirce va un petit peu plus loin et introduit la notion de l'« interprétant », c'est-à-dire un certain moment subjectif de la *semiosis*. Pour C. Peirce, un signe est une certaine chose qui signifie quelque chose pour quelqu'un. Dans le schéma de la communication de C. Peirce, un certain signe est adressé à un certain destinataire pour créer dans son esprit un signe identique. Là aussi, aucune attention n'est accordée au processus de réalisation du lien entre le signe et la signification.

C'est précisément la notion de forme interne, dans l'interprétation de G. Chpet, qui permet d'analyser la dimension

profonde du signe. Ce n'est pas par hasard si la conception de la forme interne est basée, chez G. Chpet, sur l'analyse des formes esthétiques. La langue poétique se différencie, en effet, de la langue pragmatique (scientifique ou ordinaire), en mettant au premier plan non pas les objectifs pragmatiques, mais « ses propres objectifs internes de son développement autonome ». Et comment comprendre le phénomène d'auto-communication dans la *semiosis* artistique, si ce n'est par l'intermédiaire d'une structure de signe, comportant la représentation d'un but ?

Dans le processus de la *semiosis*, G. Chpet est intéressé plus que tout par le moment créatif. Il note, en particulier, que, dans tout processus de création verbale, scientifico-conceptuel ou imagé et artistique, nous avons affaire à un certain dessein qui se réalise systématiquement. Ce qui est significatif ici, c'est précisément la forme interne, en tant que règle de formation du concept (en science) ou de l'image (en art).

Cette règle n'est rien d'autre qu'un moyen, une méthode et un principe de sélection – loi et fondement d'une création logico-verbale au service d'une expression, d'une communication et d'une transmission du sens¹⁴.

On peut parler de la forme interne du concept, ou de « forme interne logique » ; on peut parler aussi de la forme interne de l'image ou de « forme interne poétique ». Chpet désigne comme « algorithmes logico-verbaux » l'ensemble des « règles » et des lois de combinaison d'unités logico-verbales (concept, images).

Des algorithmes de cette sorte sont aussi des formes de constitution de concepts, et, par conséquent, de la dialectique du sens même, des lois dynamiques de son développement, des formes internes créatrices gouvernant le jugement qui permet de comprendre le sens par une sélection systématique d'éléments, mais qui admet la liberté dans l'établissement de telle ou telle systématité, non contrainte ni suscitée par rien d'autre que la vérité de la communication et la conformité à son objet (119 ; 168 pour la traduction française).

14. Pour le texte russe : G. Špet, *Vnutrennjaja Forma slova. Etjudy i variacii na temy Gumbol'dta*, M. 1927, p. 98 ; pour la traduction française : G. Chpet, *La Forme interne du mot. Études et variations sur des thèmes de Humboldt*, trad. N. Zavialoff, préf. M. Dennes, Paris, Kimé, 2007, p. 145 [Les références suivantes à cette œuvre seront données directement dans le corps du texte ; le premier chiffre renverra à l'édition russe et le second à l'édition française et à la traduction de N. Zavialoff].

Les formes internes sont comme des algorithmes, c'est-à-dire « des formes de la réalisation méthodologiques, [...] capables de montrer l'organisation correspondante du « sens » dans son processus dialectique concret (141 ; 192).

Ainsi, l'enrichissement de la théorie sémiotique par la notion de forme interne était lié à la recherche d'outils sémiotiques dans l'analyse des formes de la présence créatrice de l'homme dans la langue. L'approche sémiotique profonde, dont G. Chpet est le fondateur, met l'accent sur le processus sémiotique de l'homme même. Dans la sémiotique de Saussure et de Peirce, le monde des signes est admis a priori comme externe par rapport à la personne. La sémiotique de G. Chpet est à la mesure de l'homme, elle est, selon ses propres termes « à la mesure d'un but ». L'objet de son étude est l'ensemble des signes intérieurement conditionnés, que produit et reçoit l'homme dans un processus de communication et de création. De la surface manifeste de la discursivité, l'analyse sémiotique de Chpet semble plonger dans les profondeurs, en direction des racines et des sources de la production du sens, avec cette possibilité d'examiner sa propre dynamique. Ainsi, la sémiotique profonde russe se présente comme un vecteur particulier de la tradition sémiotique, foncièrement distincte des sémiotiques de Peirce et de Saussure.

Il reste à voir ce que représente la méthode spécifique de G. Chpet dans la sémiotique, envisagée comme TRADITION.

Sur quelles doctrines se base Chpet lui-même ? Si on ne prend pas en compte Platon, sur lequel il s'appuie au niveau philosophique, il faut citer avant tout Saint Augustin. Les raisonnements de Saint Augustin sur le signe considéré comme une essence se différenciant d'une chose matérielle, constituent la base des raisonnements de Gustave Chpet. En outre, G. Chpet a certainement été influencé par les idées de Saint Augustin sur l'« homme interne » et la différence à établir entre « les mots comme expression externe » et « la vérité comme expression interne ». Dans son approche sémiotique, Chpet trouve des points communs également avec Leibniz, Wolf, Humboldt, Marty et Potebnia.

Des soupçons de la tradition sémiotique profonde apparaissent dans les conceptions des contemporains de Chpet et de ceux avec qui il entretenait des relations et travaillait. En premier lieu, on doit nommer Andreï Biély. La philosophie du Nom, telle qu'elle s'est développée en Russie, n'était pas proche du rationalisme de G. Chpet, dans certains aspects sémiotiques, mais certains de ses aspects peuvent être rapprochés des idées de G. Chpet. Cela

concerne particulièrement Paul Florenski. On peut trouver aussi des traces de cette tradition dans les ouvrages de V. Kandinski sur le principe de « nécessité interne » et de V. Ivanov sur les formes fondatrices et les formes fondées. Dans les ouvrages de Vygotski, Bakhtine et Volochinov, cette ligne est partiellement tracée. Parmi ceux qui étaient directement influencés par Chpet, on peut nommer V. Vinogradov (dans la première partie de son œuvre), N. Jinkine, A. Gabritchovski, N. Volkov et A. Akhmanov.

Pour des raisons historiques, la transmission directe des idées de Chpet s'interrompt au seuil des années 1930-1940. Le développement ultérieur des approches de la sémiotique profonde présente une thématique et un intérêt particuliers. J'entends par « ultérieur » non seulement le développement des idées sémiotiques de Chpet, par exemple dans la sémiotique russe de l'après guerre (à mon avis, pendant cette période l'influence de Chpet n'était pas très importante), mais aussi l'importance de sa doctrine dans les études philologiques contemporaines et futures. Cependant, à l'heure actuelle, ce sont des questions qui restent encore ouvertes. L'objectif de cet exposé était plutôt la présentation rétrospective des principes chpétiens en sémiotique.

Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de Russie

Traduction du russe par Anastasia Kondratyeva et Maryse Dennes